Questionnements croisés sur le sens et la phraséologie : lexique et axe syntagmatique dans la perspective de l'analyse du discours

Marie Veniard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3465>

DOI : 10.4000/pratiques.3465

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 66-82

Référence électronique

Marie Veniard, « Questionnements croisés sur le sens et la phraséologie : lexique et axe syntagmatique dans la perspective de l'analyse du discours », *Pratiques* [En ligne], 155-156 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3465> ; DOI : 10.4000/pratiques.3465

Questionnements croisés sur le sens et la phraséologie : lexique et axe syntagmatique dans la perspective de l'analyse du discours

Marie Veniard

Université Paris Descartes (EDA)

Depuis quelques décennies, la répartition traditionnelle, syntaxe et syntagmatique d'un côté, lexique et paradigmatic de l'autre tend à s'assouplir. De nouvelles directions de recherche ont émergé, qui sont largement liées au développement des logiciels informatiques de traitement des corpus de langue naturelle. Ces derniers, d'outils d'analyse, sont devenus, semble-t-il, générateurs de paradigmes scientifiques. L'outil crée l'objet. Différents modèles mettent en avant l'importance de la dimension syntagmatique de la construction du sens lexical : la théorie Sens-Texte (Mel'čuk 2003, Polguère 1998), le lexique-grammaire (Gross et Vivès 1986), l'approche descriptive de Tutin et Grossman (2002) ou encore le courant contextualiste britannique (Sinclair 1991, 2004). Ces différentes approches ont déjà fait l'objet de synthèses (Legallois et François 2006, Grossman et Tutin 2003, Williams 2003, Bolly 2011), et se caractérisent par l'articulation de la forme et du sens, de la syntaxe et de la sémantique. Dans la perspective d'évaluer l'apport de ces modèles à l'analyse du discours, dont l'objectif est de décrire le sens en discours en s'appuyant fortement sur l'interaction forme-sens (Mazière 2005), nous nous concentrerons sur le courant contextualiste britannique. Ce courant ne se limite pas au syntagme mais ouvre le lexique au texte, ce qui est central pour une analyse de discours. De plus, il vise, par une approche inductive et statistique sur corpus, la description de l'usage et non celle du système, ce qui le rend susceptible d'informer les objets d'étude de l'analyse du discours. Notre objectif, dans cet article, est de montrer que les unités lexicales sont sémantiquement conditionnées par leurs relations avec différents niveaux de la discursivité. Cela nous amènera à l'hypothèse que le lexique n'est pas libre mais déterminé par son inscription dans la syntaxe, le texte, la pragmatique et l'énonciation. Nous proposerons d'établir le *profil lexico-discursif* (PLD) d'une unité lexicale ce qui permet de confronter les différents fonctionnements qui participent de son sens discursif. Pour terminer, nous envisagerons des applications possibles en didactique.

1. Le courant contextualiste britannique

En Grande-Bretagne, la description syntagmatique de la langue est très profondément ancrée dans la tradition linguistique. Pour G. Williams (2003), deux auteurs ont marqué le champ de leur empreinte : l'anthropologue Malinowski et le linguiste R. Firth. Tous deux, dans leurs disciplines respectives, ont souligné le rôle du contexte (situation et cotexte) dans la construction du sens. Hors de son contexte, un mot n'a pas de sens. Cette position, qui s'inscrit en réaction au structuralisme linguistique, en sémantique notamment, trouve son expression dans la phrase-clé laissée par Firth : « *you shall know a word by the company it keeps* » (« C'est par ses fréquentations que vous connaîtrez un mot », notre traduction). Cet héritage a donné lieu à des recherches sur le texte et sa cohésion ainsi qu'à des recherches sur le lexique.

1.1. Des questions sur le sens, la phraséologie et le cotexte

La réflexion de J. Sinclair part d'une observation empirique : la conception du sens qui prévaut en linguistique est fortement influencée par la manière dont les dictionnaires courants le représentent, à savoir comme étant concentré dans les mots eux-mêmes et, notamment, les unités simples. Les unités polylexicales de divers ordres (mots-composés, collocations telles que *donner un conseil* ou, pour l'anglais, les *phrasal verbs* tels que *to begin with* ou *to come over*, jusqu'aux proverbes) sont marginalisées. Elles sont, certes, mentionnées, rarement dans une rubrique spécifique (exception faite toutefois des proverbes), plutôt par un marquage typographique (par de l'italique dans *Le Petit Robert*). Cependant elles ne sont pas classées ou hiérarchisées explicitement, ce qui signifie qu'elles ne sont pas explicitement considérées comme une ressource sémantique. Au contraire, elles viennent souvent « illustrer » le sens (alors même que des relevés d'occurrences servent au travail des lexicographes).

Dans ce type d'unités polylexicales, la combinaison des éléments n'est pas libre et relève, à différents degrés, du figement et de la phraséologie. Si cela paraît évident pour les proverbes, cela l'est moins pour les collocations de types verbe-nom ou adverbe-adjectif (*prendre une douche*, *have a shower*, *grièvement blessé*, *blissfully happy*). Le caractère arbitraire de la combinatoire pose d'autant plus de problèmes que les collocations ne sont pas traduisibles par un équivalent d'une langue à une autre : elles sont propres à une langue donnée et, à ce titre, font partie du système de la langue au même titre que les unités lexicales simples.

Deux principes opèrent, selon Sinclair (2004 : 29), le principe du libre choix (*the open choice principle*) et le principe de l'idiomaticité (*the idiom principle*), l'usage se situant entre les deux. Le questionnement de Sinclair trouve sa source dans la sémantique, qu'il cherche à articuler à la forme. Le reproche qu'il fait au dictionnaire n'est pas de présenter les unités polylexicales de manière anarchique mais de nous conditionner à penser que ce sont les mots eux-mêmes qui sont les unités primaires du sens, comme s'ils n'apparaissaient pas les uns à côté des autres et comme si cette proximité n'avait aucun impact sur le sens.

Pour Sinclair, la séparation de la grammaire et de la sémantique a empêché de prendre en compte la pertinence structurelle de la co-occurrence et a empêché de penser l'alignement du fond et de la forme. Sinclair cherche à fonder une « lexical grammar » (2004 : 170) : la langue est pour lui un ensemble d'items lexicaux grammaticalisés, c'est-à-dire coordonnés avec des fonctionnements syntaxiques, et non une grammaire lexicalisée, c'est-à-dire une structure libérant des espaces à pourvoir par des unités lexicales.

1.2. L'hypothèse de la co-variation sens lexical – cotexte

La prise en compte limitée du cotexte dans la construction du sens, jusqu'à une date récente, peut s'expliquer par un déficit des moyens d'observation : faute d'outils statistiques et de corpus de données authentiques informatisées, on ne pouvait mesurer l'ampleur du phénomène. S'appuyant sur des observations statistiques, Sinclair fait une hypothèse forte sur l'importance du cotexte dans la construction du sens. Considérant que le sens requiert, le plus souvent, plus d'un mot pour être actualisé et que les patrons (syntactiques, de co-occurrence) ont été largement sous-estimés, il fait l'hypothèse que « choices at word rank co-ordinate with other choices round about in an intricate fashion, suggesting a hierarchy of units of different sizes sharing the realization of meaning ⁽¹⁾ » (2004 : 140). Autrement dit, dans la perspective de la linguistique (sémantique) de corpus, « meaning and cotext are inter-related in such a way that involves at least partial co-selection » ⁽²⁾ (Sinclair 2004 : 170). En conséquence, les effets d'un choix sur l'axe paradigmatique se font sentir sur l'axe syntagmatique.

A notre connaissance, cette défense du rôle sémantique du cotexte n'est pas une position si fréquente dans le champ français – tout au moins elle n'est qu'assez récente. Le cotexte est souvent considéré comme un indice qui révèle le sens d'une unité lexicale, celle-ci concentrant le sens (Cusin-Berche 1998, Rémi-Giraud 2003 dans Constantin de Chanay et Rémi-Giraud 2003). Toutefois, certains travaux postulent une interaction entre sens et cotexte, tels que Cadiot (1997, chapitre 11) ou Legallois et Kwon (2005). Le développement théorique le plus abouti sur cette question est peut-être la théorie sémantique de la construction des occurrences, développée par J.-J. Franckel, S. de Vogüe et leurs collègues dans le cadre de la théorie culiolienne des opérations énonciatives (Franckel 2002). Ces derniers adoptent une conception nettement constructiviste du sens, appuyée sur le constat de l'importance de la variation autour d'une unité lexicale : variation de ses acceptions, de ses distributions et de ses modes d'agencement. Ils défendent l'hypothèse selon laquelle « les sens attribués à l'unité sont toujours le produit de l'interaction qui s'établit avec son co-texte » (Franckel 2002 : 11). Toutefois, ces variations contextuelles peuvent être rapportées à des principes réguliers qui les commandent. Il s'agit à la fois de chercher une description unitaire de la signification (la *forme schématique* du mot) et de rendre compte de la régularité des variations sémantiques. L'objectif visé par Franckel et de Vogüe est de proposer une description unitaire du sens d'une unité lexicale et d'expliquer ses variations, ce qui dépasse l'objectif de l'analyse du discours, qui ne travaille que sur du sens contextualisé. Nous retiendrons cependant, en arrière-plan de notre travail, l'hypothèse d'une co-variation sens-cotexte. Poursuivant notre objectif de décrire les interactions lexème-cotexte dans un contexte donné, nous explorons maintenant les apports et les limites des catégories descriptives proposées par Sinclair.

1.3. Les catégories de Sinclair

Afin de cerner cette interaction entre sens et cotexte, J. Sinclair définit quatre catégories censées cerner le rôle de différents niveaux de cotexte dans la construction

(1) « les choix au niveau du mot sont coordonnés de manière étroite avec d'autres choix dans le même environnement, ce qui suggère que la réalisation du sens est partagée par des unités de différentes tailles imbriquées dans une relation hiérarchique ».

(2) « le sens et le cotexte sont corrélés de telle sorte que cela implique au minimum une sélection partielle ».

du sens autour d'un mot-noyau (*the core*)⁽³⁾ : *collocation, colligation, semantic preference and semantic prosody*. Sinclair (2004 : 140-148) donne l'exemple du verbe *to budge*, défini dans le *Longman Dictionary of Contemporary English* de la façon suivante : « *to (cause to) move a little* », soit « (causer) un petit mouvement ».

Le premier niveau de cotexte est la *collocation*, définie comme la co-occurrence de mots qui ne sont pas plus éloignés du mot-noyau de quatre mots (avant ou après)⁽⁴⁾. Soit, pour *budge* : *refuse to budge, determined not to*. Le mot *collocation* pose un problème de traduction puisqu'il renvoie, en anglais, à la relation de co-occurrence en général, plus ou moins proche tandis que sa définition est plus restrictive en français. Il s'agit d'un groupe composé de deux éléments en relation syntaxique, dont le sens est plus ou moins transparent, à la combinatoire limitée, semi-figé et composé d'une base et d'un collocatif (*peur et bleu* dans *peur bleue* ou *blessé et grièvement* dans *grièvement blessé*) (voir Tutin et Grossman 2002). Nous référerons à la tradition française par le terme de *collocation au sens strict*.

Second niveau de cotexte, la *colligation*, c'est-à-dire la co-occurrence d'un phénomène grammatical⁽⁵⁾. Les colligations de *budge* s'exercent avec des modaux et l'adverbe de négation *not* (*would not or could not budge*).

Troisième niveau, la préférence sémantique⁽⁶⁾ se définit comme la restriction de la co-occurrence à des unités qui partagent un trait sémantique commun. Pour *budge*, ce trait est le refus, comme on peut le voir grâce aux collocations et colligations. La préférence sémantique transcende les catégories grammaticales, puisqu'en relèvent aussi bien des verbes que des adverbes.

La dernière catégorie est essentielle à la production de sens, aux yeux de Sinclair. Il s'agit de la prosodie sémantique (*semantic prosody*), « jonction de la forme et de la fonction »⁽⁷⁾ (2004 : 174). C'est, explique Sinclair, la raison pour laquelle nous choisissons de nous exprimer de telle manière plutôt que de telle autre. En choisissant le mot *budge*, le locuteur exprime sa frustration devant le refus ou l'incapacité d'un obstacle à être déplacé / se déplacer, en dépit de la pression à laquelle le locuteur le soumet. La prosodie sémantique est de nature pragmatique.

Pour Sinclair, les différents niveaux de construction du sens se co-sélectionnent, toutefois le choix d'un mot-noyau (niveau lexical) et de la prosodie sémantique (pragmatique) sont des niveaux obligatoires tandis que les niveaux syntagmatique, syntaxique et sémantique (*collocation, colligation, préférence sémantique*) sont optionnels.

(3) Le mot-noyau se rapproche de ce qu'on appelle, dans les approches descriptives, la base de la *collocation* (Tutin et Grossman 2002), c'est-à-dire l'élément de la *collocation* qui conserve son sens habituel et auquel le collocatif s'adjoint, ainsi dans *essayer un échec* ou *une peur bleue*, les noms *échec* et *peur* constituent les bases des collocations. Cependant, Sinclair ne limite pas la *collocation* à la rencontre de deux éléments (la base et le collocatif), ce qui est généralement le cas dans les approches descriptives.

(4) « *Collocation can be defined as "the co-occurrence of words with no more than four intervening words"* » (Sinclair 2004 : 141).

(5) « *Colligation is "the co-occurrence of grammatical phenomena"* » (Sinclair 2004 : 143).

(6) « *Semantic preference can be identified in terms of "the restriction of regular co-occurrence to items which share a semantic feature"* » (Sinclair 2004 : 143).

(7) Sinclair (2004 : 174) définit la prosodie sémantique comme « *the junction of form and function. The reason why we choose to express ourselves in one way rather than another is coded in the prosody, which is an obligatory component of a lexical item* ».

1.4. Bilan et limites

L'exemple de *to budge* illustre très nettement l'importance du cotexte dans la construction du sens du mot et souligne l'inanité d'une tentative de définition qui en ferait abstraction. Un tel exemple permet toutefois difficilement de prouver plus que la co-variation sens-cotexte, la détermination du sens par le cotexte, par exemple, dans la mesure où l'unité lexicale est actualisée avec son cotexte.

Trois caractéristiques singularisent, à notre sens, la *lexical grammar* de Sinclair. Premier point, sa visée est sémantique : en se situant du côté de l'usage, il cherche à décrire le sens des unités lexicales, en s'appuyant sur leur inscription dans différentes constructions discursives. Second point, l'horizon sur lequel il cherche à donner sens à ses résultats est le texte et non le mot. Il fait en effet l'hypothèse suivante : « The meaning of a text can be described by a model which reconciles the paradigmatic and syntagmatic dimensions of choice at each choice point »⁽⁸⁾ (2004 : 141). Dernier point, les catégories de Sinclair sont transversales et transcendent les classes grammaticales. Sont repérés des adjectifs, des verbes, des modaux, etc. Même la collocation peut porter sur les phénomènes syntaxiques de divers ordres : co-occurrence avec une classe grammaticale, avec une modalité d'énoncé ou même avec une fonction. C'est le sens qui compte. Cela conduit à une vision étendue et statistique de la phraséologie, conçue comme des associations répétées, quelles que soient leurs formes (co-occurrence, collocation au sens strict, figement, etc.). Cette appréhension globale, que nous adopterons pour la suite de cet article, s'oppose très nettement aux approches plus centrées sur la forme citées en introduction.

Du point de vue de l'analyse du discours, une tentative d'application de ces catégories à un corpus (Veniard 2011) a montré qu'il est nécessaire d'intégrer à la description du comportement cotextuel des unités lexicales la prise en compte des phénomènes énonciatifs et textuels. Nous partageons l'opinion de M. Hoey (2007), qui adjoint une série de caractéristiques aux catégories proposées par Sinclair, par exemple les relations de cohésion dans lesquelles le mot entre ou des informations sur le type de discours et le genre de texte.

2. Le point de vue de l'analyse de discours

Les approches discursives sont souvent ignorées dans les panoramas des différents travaux sur le fait collocatif au sens large (incluant la co-occurrence) et la phraséologie, pourtant cet aspect fait partie, depuis longtemps, de leurs intérêts méthodologiques et théoriques. Elles abordent la question de la phraséologie de manière plus située, par rapport à un type de discours spécifique ou, plus généralement, par rapport à la production langagière. Le locuteur est toujours présent, plus ou moins implicitement.

2.1. Lexique et énoncé

Historiquement, l'analyse du discours a, dès ses débuts, posé un regard syntagmatique sur le lexique (Mazière 2005, Née et Veniard 2012). Inspirés par la lexicologie sociolinguistique de J. Dubois (1969), les travaux montrent d'emblée que le mot doit

(8) « Le sens d'un texte peut être décrit par un modèle qui réconcilie les dimensions paradigmatique et syntagmatique, à chaque endroit où s'exerce le choix ».

être envisagé dans sa relation à l'énoncé par le biais de la syntaxe. Celle-ci domine même les aspects sémantiques. Ainsi, les propositions de J.-B. Marcellesi (1976) pour une analyse de discours à entrée lexicale (A.D.E.L.) sont clairement d'aborder le sens à travers la syntaxe, en espérant limiter ainsi le recours à l'interprétation. Dans cette perspective, le sens est une conséquence de la syntaxe. Il n'y a toutefois pas d'interaction réelle entre les deux ordres, ni de prise en compte du cotexte pour analyser des effets de sens.

2.2. La lexicométrie : co-occurrence et sens idéologique

Ce premier axe d'analyse, mot/énoncé, croise les préoccupations de la linguistique de corpus (lexicométrie) et ses réflexions sur les effets de la co-occurrence. M. Tournier, qui a poussé très loin ces interrogations et la mise au jour d'associations lexicales idéologiquement marquées, défend une conception associative du sens (Tournier 1996, Bonnafous et Tournier 1995). Pour lui, le sens se construit et se transmet à travers des associations co-occurentielles récurrentes qui véhiculent de manière subreptice l'idéologie, la manière de penser, les valeurs, du groupe social étudié.

2.3. L'axe du figement

La dimension syntagmatique du lexique ouvre vers la problématique du figement. Dans le cadre de cet article, nous ne ferons que mentionner la contribution de l'analyse du discours à la question, en renvoyant à Née (2012) pour une synthèse. Précisons simplement que la question du figement a émergé dans les années 1980 et 1990, motivée par des questionnements nés des explorations lexicométriques sur le bien-fondé de l'unité « mot » pour l'analyse (Salem 1987, Fiala 1987, Fiala, Lafon et Piguët 1997). La dimension contrastive des travaux de cette époque a fait naître des interrogations concernant le périmètre dans lequel le figement est reconnu (la langue, le discours, le domaine socio-politique, voir Fiala 1987). De telles questions sont reprises sous l'angle des *formules* (Krieg-Planque 2009) ou bien au croisement de l'analyse du discours, de la psycholinguistique et de la lexicométrie dans un travail sur des brouillons de rapports éducatifs enregistrés en temps réel ⁽⁹⁾ (voir Née, McMurray, Fleury (2011), Cislaru, Sitri et Pugnière-Saavedra (à paraître)).

Cette revue des différentes questions de recherche montre que le lexique est, en analyse du discours, abordé de manière syntagmatique. La réflexion théorique sur ce point dans les années 70 et 80 était intense. Dans les périodes plus récentes et à l'heure actuelle, le recours au cotexte est méthodologiquement intégré aux analyses, notamment les analyses de discours à entrée lexicale (Petiot 1995, par exemple), mais il n'est pas conceptualisé autrement que comme une manifestation du sens lexical. Or il est d'autant plus nécessaire de penser le statut du cotexte qu'à l'heure des logiciels d'analyse statistique des textes (Lexico 3, Le Trameur, Weblex, Alceste, Hyperbase, etc.), le cotexte est une des premières informations qui soit donnée sur un mot (par le biais des relevés de concordance ou par le calcul des spécificités). Un des objectifs de cet article est de faire passer le cotexte au sens large (collocations, co-occurrences) du statut d'évidence méthodologique à celui de construit théorique. C'est à cette fin que nous proposons la notion de *profil lexico-discursif*.

(9) Projet Ecritures (ANR Jeunes Chercheurs), piloté par G. Cislaru, Clesthia-Syled, Université Paris 3.

3. Le lexique comme « prêt-à-parler » et la notion de profil lexico-discursif

En croisant l'inspiration des travaux de Sinclair sur les déterminations cotextuelles du sens et le riche héritage de l'analyse du discours sur la sémantique discursive, nous avons cherché à modéliser l'influence du contexte et du cotexte sur le sens d'une unité lexicale en usage dans un corpus donné.

3.1. Sens discursif et profil lexico-discursif

Par *sens discursif*, nous entendons les effets de sens produits par un mot rapporté à un horizon interprétatif socio-langagier donné : interaction, genre, événement, débat. Ces effets de sens sont de nature argumentative, pragmatique, idéologique et marqués dans le cotexte par des fonctionnements discursifs préférentiels adoptés par un mot, partagés ou non par d'autres mots co-occurents. Pour décrire le sens discursif, nous proposons la notion de *profil lexico-discursif*. Cette notion est une version plus aboutie de la notion d'*habitus discursif*, que nous avons proposée (Veniard 2008), et que nous avons empruntée à Plantin (2003 : 400) – qui lui-même l'adaptait de Bourdieu –, pour décrire les fonctionnements discursifs préférentiels de certains mots. Dans une perspective de sémantique de corpus inspirées des catégories de Sinclair, dont nous avons souligné les limites plus haut, M. Stubbs (2001) propose la notion de *lexical profiles*⁽¹⁰⁾, qui regroupe les affinités collocationnelles (co-occurrence) d'un mot.

La notion de profil lexico-discursif telle que nous l'entendons vise à mettre en valeur les déterminations discursives du sens. Elle rend compte de l'inscription du mot dans « un tissu complexe de relations, relations aux autres unités du même paradigme, identités, oppositions, relations à l'intertexte, à la langue, aux conditions de production » (Maingueneau 1976 : 64) et repose sur l'hypothèse d'une co-variation entre le sens lexical et discursif d'une unité lexicale et son cotexte, étroit et large. Nous en proposons la définition suivante :

Un profil lexico-discursif rend compte des déterminations discursives s'exerçant sur le sens d'une unité lexicale. Le profil rassemble les caractéristiques préférentielles du fonctionnement discursif de cette unité sur les plans sémantique, syntaxique, syntagmatique (co-occurrence, collocations, cotexte), textuel, énonciatif et interdiscursif. Au niveau sémantico-pragmatique, le profil lexico-discursif d'une unité lexicale conditionne le rapport expérientiel unissant une communauté de locuteurs à un objet du monde.

Le lexique est envisagé comme un « prêt-à-parler », chaque mot activant avec lui un environnement syntactico-sémantique préférentiel qui oriente le sens du mot et conditionne le processus de référenciation. C'est par cette voie syntagmatique, et non par le seul choix paradigmatique d'une catégorie, que le mot conditionne l'expérience, la perception d'une réalité. Nous cherchons à décrire les effets de sens produits par un mot pris au sein d'un discours donné, rapporté à un événement ou à un autre objet (thème, personne, situation, etc.).

La notion présente l'intérêt d'une description structurée des fonctionnements dis-

(10) L'idée d'un profilage du sens est développée dans la linguistique cognitive, mais, à notre connaissance, M. Stubbs n'y fait pas référence. Sa conception du profil est statique, tandis qu'elle est dynamique en linguistique cognitive.

cursifs et d'une comparaison entre mots co-occurents. Les relations entre ces unités lexicales peuvent être d'ordre linguistique (hyperonyme-hyponyme), linguistico-discursive (synonymie, éléments d'un paradigme de désignation (Mortureux 2001)) ou simplement associative (mots d'un champ associatif, Veniard 2007), en fonction des hypothèses de recherche. Nous passerons en revue trois cas : un mot simple (*guerre*), un couple de synonymes (*problème et difficulté*) et un champ associatif (celui de la guerre).

3.2. Le PLD de *guerre* et le sens social de la guerre en Afghanistan dans la presse

L'unité lexicale *guerre* est un nom prédicatif actualisé par le verbe support *faire* (Gross et Vivès 1986), qui régit des arguments introduits par différentes prépositions (*de, avec, entre* et *contre*), chacune déterminant un point de vue sur la relation d'opposition (Veniard 2011).

Les différentes prépositions actantielles de *guerre* font émerger deux acceptions du mot : une acception réciproque et une acception non-réciproque. Ces deux acceptions sont généralement séparées sur des bases référentielles, notamment dans les dictionnaires. Ceux-ci opposent la guerre militaire (et réciproque, par ex. *la guerre entre les Etats-Unis et l'Afghanistan*) à l'action visant à éradiquer une entité abstraite considérée comme nuisible (non-réciproque, par ex. *la guerre contre la pauvreté*). Or les emplois non-réciproques ne sont pas limités à des opposants de nature abstraite. Ils apparaissent dans le corpus Afghanistan⁽¹¹⁾ (*la guerre contre l'Afghanistan*).

Voilà pourquoi nous proposons de concevoir le sens du mot *guerre* comme comportant deux facettes⁽¹²⁾ (Cruse 1996, 2000), c'est-à-dire des « variation[s] sémantique[s] qui se situent entre la polysémie et la variation contextuelle simple » (Cruse 1996 : 94). Cette solution permet de rendre compte de variations, certes infimes, mais qui sont essentielles au fonctionnement du lexique. D.A. Cruse (1996 : 94) précise que « ce qui différencie les facettes des sens polysémiques est l'unité du concept global dans les facettes ». De fait, on peut considérer que, dans l'actualisation de chaque facette, la référentialisation est la même mais le rapport entretenu avec le référent construit varie.

Chaque facette se distingue par un hyperonyme qui lui est propre et par des contextes spécifiques :

— facette [+ réciproque] : hyperonyme, *conflit* ; prépositions : *avec, entre* ; verbes : *conduire à, provoquer, perdre, gagner...*

Exemple : *La guerre a donc commencé entre le président américain, Ben Laden et le régime des taliban d'Afghanistan protecteur du chef de l'organisation terroriste d'Al Qaida. (Le Figaro)*

— facette [– réciproque] : hyperonyme : *action* ; préposition : *contre* ; verbes : *lancer, mener, déclarer, faire...*

Exemple : *Les grandes manœuvres en vue d'une déclaration commune contre le terrorisme au sein de la région Asie-Pacifique visent à préserver la neutralité des États à majorité musulmane dans la guerre lancée contre Oussama Ben Laden et ses réseaux. (Le Monde)*

(11) Cette étude s'appuie sur un recueil d'articles traitant de la guerre en Afghanistan, dans *Le Monde* et *Le Figaro* (sept-déc. 2001) (cf. Veniard 2007).

(12) Pour une discussion approfondie de la notion de facette, de la polémique qu'elle a suscité et de son application à *guerre*, nous renvoyons à Veniard (2007, chapitre 5).

Ces deux facettes se caractérisent par des reprises hyperonymiques spécifiques : pour la facette [– réciproque], *lutte* et *combat* (dans leurs facettes [– réciproque], ces deux mots actualisant également les deux facettes) et pour la facette [+ réciproque], *conflit*. Les exemples suivants illustrent ces deux possibilités, à partir du même syntagme *la guerre contre le terrorisme* :

- (1) [*Le Figaro*] Alors, dans **la guerre contre le terrorisme**, à quoi peut bien servir l'ONU ?
[Kofi Annan, secrétaire général de l'ONU] L'ONU est en première ligne. Le Conseil de sécurité vient de voter deux résolutions qui fixent le cadre de la coopération des 189 États membres dans **le combat contre le terrorisme**. (*Le Figaro*, 05/11/01, Interview)
- (2) Depuis les attentats du 11 septembre, Jean-Pierre Chevènement a su éviter les pièges que son engagement passé ouvrait devant ses pas en expliquant que **la guerre contre le terrorisme** n'a rien à voir avec celle qui fut menée contre l'Irak. Mais si **le conflit** s'éternise en Afghanistan, si la contestation monte contre la politique américaine, le candidat devra en dire davantage. (*Le Figaro*, 12/11/2001)

Les deux facettes de *guerre* ne créent pas une ambiguïté à proprement parler, c'est, d'ailleurs, ce qui les distingue des sens polysémiques. A un niveau pragmatique, cependant, la configuration sémantique du mot sert le projet américain. Deux expressions, lancées en 2001 dans l'espace discursif par l'administration américaine, ont renvoyé à un référent bi-face (ou deux référents) dont le côté pile, *la guerre en Afghanistan*, a été très vite accepté, légitimé par le conseil de sécurité de l'ONU et par la communauté internationale en raison de la violence des attentats du 11/09/2001 aux Etats-Unis, tandis que la seconde, *la guerre contre le terrorisme*, rencontrait plus de réticences. Cette dimension polémique du mot est mise au jour par l'analyse de sa dimension énonciative : le mot *guerre* figure, pour un quart de ses occurrences, dans des segments guillemetés (discours direct, modalisation autonymique). La transition aisée entre les deux facettes favorise, de notre point de vue, la fusion entre les deux expressions, leur assimilation référentielle durant l'épisode de la guerre en Afghanistan. Toutefois, un conflit entre les deux facettes a émergé au sujet de l'identification concrète de l'adversaire de cette guerre contre le terrorisme, en parallèle d'une remise en cause de l'action elle-même et le néologisme *guerre contre le terrorisme* a été progressivement rejeté et abandonné par les Américains et par les gouvernements alliés.

En précisant les grandes lignes du profil lexico-discursif de *guerre*, nous avons pu mettre en évidence l'articulation de la syntaxe (prépositions actantielles notamment), de la sémantique (facettes), du texte (reprises par coréférence), de la pragmatique (effet rhétorique) et de l'énonciation (caractère polémique du mot). L'attraction des unités lexicales pour un certain cotexte a des conséquences sémantiques et il semble bien que le sens de ces unités se construise en interaction avec le cotexte. Il ne s'agit pas d'un sens strictement référentiel mais d'un sens discursif.

3.3. Les PLD de *problème* et *difficulté* et les enjeux interactionnels dans des rapports éducatifs

Un travail sur deux unités lexicales en relation de synonymie partielle, *problème* et *difficulté*, dans des rapports éducatifs rédigés par des travailleurs sociaux (Veniard 2008) a permis de mettre au jour des profils complémentaires révélateurs des enjeux

de ces écrits. Une analyse lexicographique classique a permis d'opposer les deux mots selon le trait sémantique d'intériorité/extériorité, le premier caractérisant *difficulté*, le second, *problème*. Mais cette première approche ne permet pas d'appréhender le sens discursif de chacun des mots. Une analyse des co-occurrences a révélé, pour *problème*, la forte spécificité de l'adverbe de négation *pas*. Ce mot, contrairement à *difficulté*, apparaît dans le corpus inséré au syntagme *pas de problème*. Mais la caractérisation des mots ne s'arrête pas là : elle se poursuit par la mise au jour d'un couplage entre des prédicats introducteurs et une forme de discours rapporté statistiquement favorisés par chacun des mots. Le mot *difficulté* favorise le discours narrativisé et la modalité affirmative (énoncé type : *X reconnaît ses difficultés*) tandis que *problème* est associé de manière privilégiée au discours indirect et à la modalité négative (énoncé type : *X dit qu'il n'a pas de problème*).

Ce passage du mot à l'énoncé révèle les enjeux interactionnels sous-jacents au travail des éducateurs sociaux, qui s'engagent dans un dialogue avec la famille et l'enfant concerné par la procédure afin de déterminer, notamment, si ceux-ci reconnaissent le bien-fondé de l'intervention institutionnelle. Une telle reconnaissance est portée au crédit de la famille. Dans ce cas, on voit l'interaction entre syntaxe, énonciation et pragmatique. On pourrait envisager d'interpréter les enjeux interactionnels comme une forme de *prosodie sémantique* et opposer la prosodie sémantique de *difficulté* (intériorité et reconnaissance de « ce qui ne va pas ») à celle de *problème* (extériorité et contestation de l'intervention sociale). Le mot *difficulté* est celui de l'institution : il apparaît dans le syntagme classifiant *enfant en difficulté* et l'étude de son profil lexico-discursif montre que son emploi est associé à une position valorisante pour l'institution, la position d'aide, qui est préférée à la position de contrôle des familles « à problèmes ».

3.4. Les PLD d'un champ associatif

L'intérêt des profils lexico-discursifs est également révélé quand on analyse un champ associatif, à savoir un ensemble de mots renvoyant à un même référent et relevant des « associations les plus banales » (Picoche 1992 : 91). Le champ associatif de la guerre comprend, non exhaustivement, *guerre*, *conflit*, *frappes*, *bombardement*, *crise*... La constitution des profils d'un ensemble de mots met au jour des contrastes assez marqués dans les cotextes préférentiellement associés à chacun des mots (Veniard 2007). Ces contrastes portent aussi bien sur la fréquence de tel ou tel mot dans les segments de discours direct que sur la fréquence des démonstratifs ou sur le type de relation de reprise entretenue par les unités lexicales décrites. Au final, la notion de profil lexico-discursif permet de mettre au jour un « prêt-à-parler » du discours journalistique.

La comparaison du couple d'hyperonyme-hyponyme *opération-frappe* a mis au jour, dès le niveau des co-occurrences, des cotextes similaires tels que les adjectifs *militaire* ou *américain* ou la mention des *talibans* contre qui les bombardements étaient lancés, mais également des différences. La thématique militaire est plus présente autour de *opération* ainsi que les verbes d'action (*mener*, *engager*, *participer*) et des noms de généraux américains. Les co-occurrences de *frappe* sont des verbes aspectuels (*commencer*) mais aussi des verbes ou des noms exprimant l'opposition et la contestation (*condamner*, *opposition*, *manifestations*), environnement qui n'est pas spécifique du cotexte de *opérations*. Ainsi, si un énoncé tel que « En Malaisie, les étudiants ont protesté contre les **opérations** américaines en Afghanistan » est parfaitement envisageable, c'est avec *frappes* qu'il est le plus probable. Cet énoncé forgé

n'est ni inacceptable ni agrammatical, mais, statistiquement, la langue des journalistes est ainsi faite, qu'il a peu de chances d'être produit. Autrement dit, il n'entre pas dans les associations préférentielles qui ont organisé, qui ont tissé le discours journalistique du *Monde* et du *Figaro* au sujet de la guerre en Afghanistan.

La notion de profil lexico-discursif est une notion descriptive qui se présente comme une synthèse des résultats acquis en analyse du discours depuis les années 1970. Elle intègre l'analyse d'énoncés des débuts mais aussi le travail sur le texte et l'hétérogénéité énonciative et discursive qui dominent le champ depuis les années 1990.

Les liens entre analyse du discours et didactique du FLE sont anciens (Caudel et Veniard à paraître). Nous nous inscrivons dans cette tradition et nous proposons, pour terminer, quelques réflexions et pistes didactiques.

4. Quelques considérations didactiques

D'un point de vue didactique, les approches formelles sont plus proches de la conception traditionnelle de l'enseignement du lexique (liste de formes hors contexte, les collocations avec « prendre », les collocations de type adv-adj). L'approche « statistique » est plus appropriée à l'enseignement d'une compétence de communication : elle est contextualisée ; elle transcende les formes, ce qui permet des regroupements thématiques sans exclusion, à l'intérieur, des classements par forme. Les Britanniques sont bien évidemment en avance sur nous, aussi bien au niveau des recherches sur l'apprentissage des collocations et co-occurrences en l'anglais langue étrangère (Howarth 1998, Granger 1998), que sur un plan didactique, avec des manuels spécialisés et, sur un plan théorique, la *Lexical Approach* de Lewis (1993), couplant la *lexical grammar* de Sinclair et les approches communicatives et actionnelles de l'enseignement-apprentissage des langues. Les enseignants disposent également de ressources, telles que le *Cobuild*, dictionnaire élaboré à partir d'un grand corpus de textes et selon les principes de Sinclair. En France, on peut remarquer l'augmentation des recherches sur le lexique dans sa dimension syntagmatique, à la fois en acquisition-apprentissage (Bolly 2011 pour le FLE, Clark 1998, Tomasello 2006 pour la langue maternelle, dans l'optique de la grammaire de construction) et didactique (Masseron 2008, Branca-Rosoff, Reboul-Touré et Pagnier 2008, Luste-Chaâ 2010, Cavalla et Crozier 2005, Chanfrault-Duchet 2004, mais aussi, bien que plus ancien, Galisson 1979 ou Gougenheim 1971).

Dans leur définition de la compétence lexicale, Trévillat et Duquette (1996 : 98) évoquent différentes composantes : linguistique, discursive, référentielle, socioculturelle et stratégique. Seule la première renvoie au système linguistique, à savoir à la reconnaissance orale d'une unité lexicale, son orthographe, sa morpho-syntaxe et son/ses sens. Les autres composantes visent l'usage dans le contexte d'un texte ou d'une interaction suivie, d'une culture spécifique, avec des intentions de communications particulières. Parmi ces composantes, nous souhaitons souligner la nature de la composante discursive, à savoir « la connaissance de la combinatoire des mots avec les séries lexicales représentant des rapports logico-sémantiques avec eux (règles du discours en termes de co-occurrence, cohésion et cohérence) » (1996 : 98). La mention de la *combinatoire* et de la *co-occurrence* est explicite. Cette compétence est importante à tous les niveaux, mais plus encore pour les niveaux avancés qui doivent atteindre « l'idiomaticité ». Le descripteur proposé par le CECRL (*Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues*) concernant l'étendue du vocabulaire

mentionne que le niveau le plus élevé, C2, doit posséder « une bonne maîtrise d'un vaste répertoire lexical d'expressions idiomatiques et courantes avec la conscience du niveau de connotation sémantique ». Il ne s'agit plus simplement de connaître des unités lexicales mais de « sonner » natif. Ces expressions idiomatiques dont il est question ne peuvent se limiter à leur paragon, les proverbes, qui sont, certes, très particuliers à une communauté donnée mais sont moins fréquents dans les conversations ou écrits courants que la phraséologie au sens large : collocations (au sens strict), co-occurrences, colligations ou orientations pragmatiques préférentielles. Travailler sur ces associations permet d'envisager le lexique à un niveau discursif et non plus simplement référentiel ou linguistique.

Deux voies peuvent être envisagées pour s'approprier les associations lexicales : l'imprégnation par exposition ou la conscientisation. On recommande souvent aux apprenants avancés de lire beaucoup pour assimiler du vocabulaire, mais sans les guider dans cette lecture, sans leur donner les clés qui régulent le fonctionnement du lexique et leur permettraient d'optimiser leur apprentissage. Le conseil, pourtant judicieux, de ne pas noter un mot isolé mais aussi son contexte est encore partiel. La prise de note sera plus efficace si elle est organisée, si différents phénomènes linguistiques et discursifs sont distingués et connus de l'apprenant.

Pour le travail didactique, nous nous focaliserons sur les étapes de l'unité didactique (Laurens 2012) les plus centrales à notre objet, à savoir le traitement de la langue, la systématisation et la production, en laissant de côté la phase initiale de compréhension. Pendant le travail sur la langue, pour que cette conscientisation s'opère, il nous semble nécessaire d'enseigner explicitement les différents types d'associations, notamment de distinguer la collocation (au sens strict), la co-occurrence, la colligation et les relations de cohérence/cohésion textuelle. Afin de faire prendre conscience de ces phénomènes aux apprenants, il nous semble plus pertinent de commencer par faire observer un texte quotidien ou une série de textes sur un sujet similaire, comme le propose Lewis (1997). Par exemple, un repérage lexical limité au mot isolé dans un premier temps peut être élargi à un repérage de collocation (de *problème* à *poser (un) problème*). Il est également important que les apprenants prennent conscience du phénomène dans leur langue maternelle. Pour cela, on peut passer par la traduction des collocations et co-occurrences relevées dans le texte. Cela peut également s'envisager par la traduction de collocations simples et connues des apprenants dès les niveaux A1-A2 (*prendre une douche, mettre la table*). Souvent la traduction fait apparaître qu'à sens équivalent, le verbe diffère souvent. Ces collocations sont d'ailleurs souvent source d'erreurs. Une autre voie vers la conscientisation, chez des apprenants intermédiaires à avancés, est d'utiliser leurs compétences inconscientes en collocations, acquises par l'exposition à la langue. On peut ainsi leur demander de noter les adjectifs qui leur viennent spontanément à l'esprit à la lecture de certains noms (*amour* : *fou, malheureux* ; *sable* : *blanc, fin*). Ce test, utilisé dans des enquêtes (Calaque 2006), montre que fréquence des associations et caractère collocatif vont de pair. Carbonetti (2012) souligne que les associations proposées par des non-natifs, même de niveaux avancés, sont plus hétérogènes c'est-à-dire moins figées, donc moins connues, que celles proposées par des natifs. Ce genre de test, associé à des dictionnaires du type du *Dictionnaire des co-occurrences* de Beauchesne (2001), peut servir de ressource lexicale. La conscientisation est utile à la fois pour l'apprentissage explicite en classe de langue mais aussi dans l'apprentissage par imprégnation, au fil des rencontres avec les différentes associations.

L'étape suivante sera un temps de systématisation des connaissances. On peut évoquer, entre autres, les exercices suivants : textes lacunaires (de préférence sur un

texte authentique), exercices demandant à choisir entre deux propositions le bon collocatif, ou des exercices dans lesquels les apprenants doivent comparer deux versions d'un même récit, chaque texte présentant des variations sémantiques dépendant de variations collocationnelles.

Enfin, la phase de réemploi peut prendre la forme de dialogues avec une liste de noms ou de verbes imposés à employer avec un collocatif (verbe, adjectif, adverbe). Par ailleurs, c'est dans la phase de production que l'intérêt des profils lexico-discursifs prend tout son sens puisqu'ils attirent l'attention sur les associations discursives qui caractérisent un mot à différents niveaux. Ainsi, le mot *problème* se caractérise par sa collocation avec *poser* mais également par des colligations avec la modalité négative (*pas de problème*), avec des prépositions exprimant l'absence (*sans*), c'est-à-dire avec une *préférence sémantique* de la négation. La *prosodie sémantique*, plus difficile à déterminer, consiste peut-être en l'intention de rassurer. Mais il faut encore ajouter que ce mot est un opérateur fréquent de reprise (*ce problème*) et de cohérence (*Le X... Le problème de X*). C'est la connaissance de tout cela qui offre une compétence lexicale de production, et non pas simplement de réception. Coupler un travail sur le lexique articulé sur le fait collocatif et sur la textualité permettrait de se centrer sur la manière dont les mots accompagnés de leur cotexte participent à la cohésion et à la cohérence du texte (voir Sitri 2005 pour une proposition articulant reprises anaphoriques, mots abstraits et collocations).

Dans cet article, nous avons cherché à évaluer l'apport de l'analyse du discours à la description syntagmatique du lexique et l'intérêt des travaux de la sémantique de corpus anglaise pour l'analyse du discours. La notion de profil lexico-discursif a permis de mettre en évidence ce qui constitue, pour nous, la spécificité d'une approche discursive, à savoir la mise au jour d'interaction entre différents niveaux de fonctionnement du langage, le lexique, la syntaxe, le texte, l'énonciation et le pragmatique. Notre objectif n'est pas de décrire le sens lexical d'une unité dans tous ses contextes d'occurrence, même si nous avons montré que la prise en compte du cotexte permet de mettre au jour des configurations sémantiques, ce qui est parfois indispensable en analyse du discours. Notre objectif est de décrire les effets de sens produits par le discours dans une situation donnée. Dans cette perspective, l'approche syntagmatique « multi-niveaux », le repérage de ces « patrons lexicaux », dans lesquels les mots s'intègrent est indispensable à toute analyse de discours à entrée lexicale. Des questions émergent à l'issue de ce travail. On peut se demander s'il est possible de quantifier les phénomènes observés ou si on peut utiliser la notion de profil lexico-discursif pour des acceptions polysémiques d'une même unité lexicale. En didactique, on peut se demander s'il faut accorder la même importance et utiliser les mêmes méthodes à l'apprentissage des différentes formes.

Références

- BEAUCHESNE, J. (2001) : *Dictionnaire des cooccurrences*, Montréal (Canada), Guérin.
- BOLLY, C. (2011) : *Phraséologie et collocations. Approche sur corpus en français L1 et L2*, Bruxelles, Peter Lang.
- BONNAFOUS, S. et TOURNIER, M. (1995) : « Analyse du discours, lexicométrie, communication et politique », *Langages*, 117, p. 67-81.
- BRANCA-ROSOFF, S., REBOUL-TOURÉ, S. et PAGNIER, T. (2008) : « Linguistique de corpus et didactique du lexique : la mise en mots des sensations dans une classe de CE 1 », dans Grossmann F. et Plane S., éd., *Les apprentissages lexicaux. Lexique et production verbale*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, pp. 253-273.
- CADIOT, P. (1997) : *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin, 281 p.
- CALAQUE, E. (2007) : « Approche syntagmatique du lexique : collocations et image de l'organisation lexicale », dans Hilton, H., éd., *Actes du colloque AFLS*, Presses de l'Université de Savoie, Chambéry, disponible sur <http://www.edufle.net/Collocations-et-image-de-l.html> (consulté le 21 juillet 2011).
- CARBONETTI, L. (2012) : *L'emploi des collocations chez les apprenants de niveau avancé. Etude à visée didactique de productions d'italophones et de franco-phones*, Département de sciences du langage, Paris, Université Paris Descartes.
- CAVALLA, Ch. et CROZIER, E. (2005) : *Émotions-Sentiments. Nouvelle approche lexicale du FLE*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- CHANFRAULT-DUCHET, M.-F. (2004) : « Vers une approche syntagmatique du lexique en didactique du français », dans Calaque, E. et David, J., éd., *Didactique du lexique. Contextes, démarches, supports*, De Boeck, Bruxelles, pp. 103-114.
- CLARK EVE, V. (1998) : « Lexique et syntaxe dans l'acquisition du français », *Langue française*, 118, p. 49-60.
- CONSTANTIN DE CHANAY, H. et RÉMI-GIRAUD S. (2003) : « De la polysémie collective à la polysémie individuelle : le cas du verbe *crier* », dans Rémi-Giraud, S. et Panier, L., éd., *La polysémie ou l'empire des sens. Lexique, discours, représentations*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, p. 97-130.
- CRUSE, D. A. (2000) : « Aspects of the Micro-structure of Word Meanings », dans Ravin, Y. et Leacock, C., éd., *Polysemy. Theoretical and Computational Approaches*, Oxford University Press, Oxford, pp. 30-51.
- (1996) : « La signification des noms propres de pays en anglais », dans Rémi-Giraud, S. et Rétat, P., éd., *Les mots de la nation*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, p. 93-102.
- CUSIN-BERCHE, F. (1998) : *Le management par les mots. Étude sociolinguistique de la néologie*, Paris, L'Harmattan, 218 p.
- DUBOIS, J. (1969) : « Lexicologie et analyse d'énoncé », *Cahiers de lexicologie*, XV-2, pp. 115-126.

- FIALA, P. (1987) : « Pour une approche discursive de la phraséologie. Remarques en vrac sur la locutionnalité et quelques points de vue qui s'y rapportent, sans doute », *Langage et société*, 42, pp. 27-44.
- FIALA, P., LAFON, P. et PIGUET, M.-F., éd.s. (1997) : *La locution entre lexique, syntaxe et pragmatique*, Paris, Inalff / Klincksieck, 346 p.
- FRANCKEL, J.-J. (2002) : « Introduction au numéro intitulé "Le lexique entre identité et variation" », *Langue française*, 133, pp. 3-15.
- GOUGENHEIM, G. (1971) : « Une catégorie lexico-grammaticale : les locutions verbales », *Etudes de linguistique appliquée*, 2, pp. 56-64.
- GRANGER, S. (1998) : « Prefabricated Patterns in Advanced EFL Writing : Collocations and Formulae », dans Cowie, A.P., éd., *Phraseology. Theory, Analysis, and Applications*, Clarendon Press, Oxford, pp. 145-160.
- GROSS, G. et VIVÈS, R. (1986) : « Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire », *Langue française*, 69, pp. 5-27.
- GROSSMANN, F. et TUTIN, A. (2003) : « Quelques pistes pour le traitement des collocations », dans Grossmann, F. et Tutin, A., éd.s., *Les collocations. Analyse et traitement*, Editions De Werelt, Amsterdam, pp. 5-23.
- HALLIDAY, M. A. K. et HASAN, R. (1976) : *Cohesion in English*, Essex, Longman.
- HOEY, M. (2007) : « Lexical priming and literary creativity », dans Hoey, M., Mahlberg, M., Stubbs, M. et Teubert, W., éd.s., *Text, Discourse and Corpora. Theory and Analysis*, Continuum, London, pp. 7-29.
- HOWARTH, P. (1998) : « The Phraseology of Learner's Academic Writing », dans Cowie A. P., éd., *Phraseology. Theory, Analysis, and Applications*, Clarendon Press, Oxford, pp. 161-186.
- KRIEG-PLANQUE, A. (2009) : *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- LAURENS, V. (2012) : « Modéliser des séquences en FLE et en FLM : analyse comparée de l'unité didactique et de la séquence didactique », *Le Français aujourd'hui*, 176, pp. 59-75.
- LEGALLOIS, D. et KWON SONG-NIM (2005) : « Sémantique lexicale et examen écologique de la co-occurrence », *Cahiers de lexicologie*, 89, pp. 143-162.
- LEGALLOIS, D. et FRANÇOIS, J., éd.s. (2006) : *Autour des grammaires de constructions et de patterns*, *Cahiers du Crisco* 21, Caen, Presses universitaires de Caen.
- LEWIS, M. (1997) : *Implementing the Lexical Approach*, Andover, Heinle Cengage Learning.
- LEWIS, M. (1993) : *The Lexical Approach. The State of ELT and a Way Forward*, Hove, Language Teaching Publications.
- LUSTE-CHAAÛ, O. (2010) : « L'erreur lexicale dans l'analyse des productions écrites en FLE », *Pratiques*, 145-146, pp. 197-210.
- MARCELLESI, J.-B. (1976) : « Analyse de discours à entrée lexicale (Application à un corpus de 1924-1925) », *Langages*, 41, pp. 79-124.
- MASSERON, C. (2008) : « Pour une topique de la peur : aspects psychologiques, sémiotiques, linguistiques », dans Grossmann, F. et Plane, S., éd.s., *Les ap-*

- prentissages lexicaux*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, pp. 161-190.
- MAZIÈRE, F. (2005) : *L'analyse du discours*, Paris, Presses Universitaires de France, 125 p.
- MAINGUENEAU, D. (1976) : *Initiation aux méthodes de l'analyse de discours*, Paris, Hachette.
- MEL'ČUK, I. (2003) : « Collocations : définition, rôle et identité », dans Grossmann, F. et Tutin, A., eds., *Les collocations. Analyse et traitement*, Editions De Werelt, Amsterdam, pp. 23-32.
- MORTUREUX, M.-F. (2001) : *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, Armand Colin, 191 p.
- NÉE, E. (2012) : *L'Insécurité en campagne électorale*, Paris, Honoré Champion.
- NÉE, E. et VENIARD, M. (2012) : « Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ? », *Langage et Société*, 140, numéro sur la jeune garde de l'analyse du discours, dirigé par F. Dufour et L. Rosier, pp. 15-28.
- NÉE, E., MCMURRAY, E. et FLEURY, S. (2011) : *What do Statistics Say About Discourse Production ? A Textometric Description of Drafts*, communication à l'IPRA, Manchester, juillet 2011.
- PETIOT, G. (1995) : « Voile, tchador ou foulard ? Problèmes de dénomination dans les discours des médias », *Les carnets du Cediscor*, 3, pp. 43-62.
- PICOCHÉ, J. (1992) : *Précis de lexicologie française. L'étude et l'enseignement du vocabulaire*, Paris, Nathan, 1^{re} édition 1977, 191 p.
- PLANTIN, C. (2003) : « Des polémistes aux polémiqueurs », dans Declercq, G., Murat, M. et Dangel, J., eds., *La parole polémique*, Honoré Champion, Paris, pp. 377-408.
- POLGUÈRE, A. (1998) : « La théorie Sens-Texte », *Dialangue*, 8-9, pp. 9-30.
- SALEM, A. (1987) : *Pratique des segments répétés. Essai de statistique textuelle*, Paris, INALF / Klincksieck, 333 p.
- SINCLAIR, J. (2004) : *Trust the text. Language, corpus and discourse*, Routledge.
— (1991) : *Corpus, Concordance, Collocation*, Oxford, Oxford University Press.
- SITRI, F., CISLARU, G., PUGNIÈRE-SAAVEDRA (à paraître) : « Figement et configuration textuelle : les segments de discours répétés dans les rapports éducatifs », dans Bolly, C. & Degand, L. (eds.), *Proceedings of the 2nd International conference on Linguistic & Psycholinguistic Approaches to Text Structuring (LPTS 2011) [Corpora and language in use Series]*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain.
- STUBBS, M. (2001) : *Words and Phrases : Corpus Studies of Lexical Semantics*, Oxford, Blackwell Publishers.
- TOMASELLO, M. (2006) : « Construction Grammar for Kids », *Constructions*, 11-1, en ligne : <http://elanguage.net/journals/constructions/article/view/26> (23 p.).
- TOURNIER, M. (1996) : « Français à l'extrême-droite, un mot habité », dans Rémi-Giraud, S. et Rézat, P., eds., *Les mots de la nation*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, pp. 65-81.

- TRÉVILLE, M.-C. et DUQUETTE, L. (1996) : *Enseigner le vocabulaire en classe de langue*, Paris, Hachette.
- SITRI, F. (2005) : « Anaphore démonstrative et approche discursive du lexique », dans Grossman, F., Paveau, M.-A. et Petit, G., eds., *Didactique du lexique : langue, cognition, discours*, ELLUG, Grenoble.
- TUTIN, A. et GROSSMANN, F. (2002) : « Collocations régulières et irrégulières : esquisse de typologie du phénomène collocatif », *Revue Française de Linguistique Appliquée*, VII, pp. 7-25.
- VENIARD, M. (2011) : « Referring to parents in child protection reporting. A pragmatic-discursive study of a sensitive issue », *Pragmatics and Society*, II-2, pp. 301-327.
- (2011) : « Lexique et point de vue : l'angle syntagmatique. Analyse de guerre et de ses prépositions avec, contre et entre », *Revue romane*, 46-2, pp. 177-201.
- (2008) : « Écrire “ce qui ne va pas” dans le champ de l'enfance en danger : les mots problème(s) et difficulté(s) », *Les carnets du Cediscor*, 10, pp. 57-77.
- (2007) : *La nomination d'un événement dans la presse quotidienne nationale. Une étude sémantique et discursive : la guerre en Afghanistan et le conflit des intermittents dans 'Le Monde' et 'Le Figaro'*, thèse pour le doctorat de sciences du langage, Paris, Paris 3-Sorbonne Nouvelle, 2 volumes, 567 p.
- (à paraître) : « Le profil lexico-discursif de crise et la construction du sens social d'un événement dans la presse. Le cas du conflit des intermittents du spectacle », *Actes du colloque « Langage, discours, événements »*, avril 2011, Florence, Italie.
- WILLIAMS, G. (2003) : « Les collocations et l'école contextualiste britannique », dans Grossmann, F. et Tutin, A., eds., *Les collocations. Analyse et traitement*, Editions De Werelt, Amsterdam, pp. 32-44.